

## ALLOCUTION

## AUX ZOUAVES PONTIFICAUX

Nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur un véritable morceau d'éloquence et dût la modestie de l'éminent prédicateur en souffrir, nous commettons l'indiscrétion d'en régaler nos lecteurs.

A l'occasion de la visite du général marquis de Charette, au Canada, l'an dernier, les Zouaves Pontificaux se réunirent dans la jolie ville de Saint-Hyacinthe pour y tenir leur assemblée générale. Les supérieurs du collège de cette ville offrirent, à cette occasion, l'hospitalité au Général et à ses Zouaves, et c'est dans la grande salle de cet établissement, devant un auditoire d'élite, que le R. P. Jutteau, de l'ordre des Frères Prêcheurs, prononça le discours que nous avons le plaisir de reproduire :

MESSIEURS,

Le vénérable supérieur du séminaire, toujours trop bienveillant et trop délicat, m'a demandé de me faire aujourd'hui l'interprète de tous : j'aurais dû décliner cet honneur. Etranger à votre Canada, n'ayant avec cette maison d'autres liens que celui de l'estime profonde qu'elle m'inspire, il me convenait moins qu'à tout autre de prendre la parole.—J'ai accepté pourtant.—Saluer les vaillants défenseurs de Pie IX, souhaiter la bienvenue au chef illustre qu'ils accueillent avec tant de joie, et dont j'ai bien, moi aussi, comme compatriote, quelques droits d'être fier, c'est une de ces bonnes fortunes qui se rencontrent rarement dans une vie, et que, pour ma part, quand elles se présentent d'elles-mêmes, je ne me sens jamais le courage de rejeter. Je suis téméraire, je suis indiscret, j'usurpe une mission qui ne m'appartient pas, dont cent autres se fussent mieux acquittés ; mais je suis heureux.

Voilà toute l'excuse que j'ose balbutier ; j'espère, vénérés confrères, qu'elle pourra suffire pour me valoir à la fois et mon pardon et votre bienveillance.

D'ordinaire, dans ces grandes solennités scolaires, tous les regards, toutes les paroles appartiennent de droit aux heureux lauréats dont on va couronner les travaux.

Je croirais outrager les sentiments délicats de nos chers enfants, si aujourd'hui je ne prenais sur moi de faire exception à la règle commune.

Les Zouaves sont là, leur général est là ; oublier un instant les hôtes dont la présence jette sur cette fête un si brillant éclat, serait tromper l'attente de tous, et nous imposer à nous-mêmes une violence pénible.

Vous n'y perdez rien, jeunes gens. En apprenant ce que furent vos aînés, vous comprendrez ce que vous devez être. Les Zouaves d'hier donneront aux Zouaves de demain l'idée des vraies vertus et de la vraie grandeur. Et, je n'en doute pas, le spectacle qui va vous être offert, vous inspirera à lui seul plus de fortes pensées et de désirs généreux que ne pourraient faire mes plus ardentes paroles.

MESSIEURS LES ZOUAVES,

En m'adressant à vous, je n'ai pas le dessein de faire votre éloge ; à quoi bon ? Dans votre Canada, si profondément catholique et si jaloux de ses gloires, cet éloge est sur toutes les lèvres. L'accueil enthousiaste que vous a fait aujourd'hui cette cité, traduit l'admiration et la reconnaissance de tous avec une éloquence dont une trop faible voix ne pourrait qu'amoin-drir l'effet.

Je voudrais donner à mon discours un but plus élevé.

Il y a douze longues années déjà que le dernier Zouave a quitté la Ville Sainte. Depuis, les événements ont marché, nous avons eu tout le temps de réfléchir, l'expérience des faits, de faits presque uniques dans l'histoire des peuples, a pu nous éclairer. Le moment est venu d'apprécier dans la juste et froide réalité des choses, ce passé à la fois si glorieux et si cher.

Votre dévouement a-t-il été stérile ? Quelques-uns l'ont cru et l'ont dit.

Ils ont pris ce prétexte pour poursuivre de leurs railleries grossières votre sainte entreprise. Je viens affirmer qu'ils se sont trompés.

Je l'avoue, le but premier et direct de votre croisade a été manqué. Vous n'avez pu empêcher que l'iniquité ne se consommât et que la révolution triomphante ne conquît Rome et n'enchaînât son pontife. Dieu a décidé que son Eglise ne tirerait sa gloire que de ses écrasements. Il n'a pas voulu, malgré vos ardents désirs et votre héroïsme, faire exception à la rude loi fixée par sa sagesse.

Mais si le résultat auguste rêvé par votre foi n'a pas été atteint, j'en sais assez d'autres que rien ne vous a pu ravir et qui aurait suffi, à eux seuls, pour exciter et légitimer votre ardeur.

Parmi ces résultats il en eut un, secondaire peut-être, qui me frappe plus vivement, que l'heureuse coïncidence de cette fête toute patriotique, que la présence du vaillant général, que la tendance bien légitime, et je crois aussi bien excusable de mes propres pensées me poussent à proclamer. Vous avez puissamment tra-

vaillé pour notre race, vous avez apporté au triomphe de votre cause nationale un incomparable et glorieux concours.

Général, vous serez surpris peut-être de m'entendre parler librement ici de notre France aimée.

A quinze cents lieues de notre pays, sur une terre où, somme toute, l'étranger domine, il semble que la prudence me devrait imposer une douloureuse réserve.

Il n'en est rien.

Si vous et moi aimons la France, ceux qui nous entourent l'aiment comme nous, et au même titre, car la France c'est eux, comme la France c'est nous.

Ils le savent et ils le proclament. Ce qui fait la France ce n'est pas ce coin de terre sur lequel nous sommes nés, que, durant de longues années, nous avons foulé aux pieds, ce qui la fait c'est le sang français, c'est le cœur français, c'est l'âme française ; tout cela vit, palpité en eux comme en nous.

Si quelque doute nous restait encore le spectacle qui s'offre aujourd'hui à nos regards suffirait pour le dissiper. Avez-vous remarqué flottant dans toutes les rues, presque sur toutes les demeures de cette ville, notre cher drapeau aux éclatantes et triomphales couleurs ? que cela fait bon à voir !

Mais j'ai su quelque chose de plus émouvant et de plus expressif encore. Nous eûmes nos mauvais jours. Ai-je besoin de vous les rappeler, Général ?

Personne dans notre patrie n'a ressenti plus amèrement que vous le contre-coup de nos malheurs, comme personne n'a plus fait pour les prévenir. Pendant que nous combattions, que nous souffrions, que nous pleurions la-bas, les Français d'Amérique suivaient avec une inexprimable anxiété toutes les péripéties du terrible drame. Rien n'est touchant comme ce qu'on m'a raconté de leur abatement, de leur deuil amer au bruit de nos défaites. Et, je le sais, s'ils entourent aujourd'hui d'hommages si sincères le noble chef de l'armée pontificale, le soldat de Castelfidardo, de Mentana, de Viterbe, de Rome assiégée, ils n'ont pas moins à cœur d'exprimer leur admiration pour celui qui entraîna et soutint, sur le champ ensanglanté de nos batailles françaises, toute une légion de héros, pour celui auquel après Dieu notre patrie a dû ses inoubliables volontaires de l'Ouest, pour l'immortel blessé de Soigny.

Evidemment, les Canadiens tiennent à la grande famille française par toutes les fibres de leur être. Si séparés qu'aient été nos berceaux, nous avons, eux et nous, une cause qui nous est commune : la cause de notre race.

En quoi les Zouaves l'ont-ils servi ?

D'abord, ils en ont soutenu et sauvé l'honneur, ensuite ils en ont préparé l'avenir.

L'honneur d'une race ce n'est pas la prospérité matérielle, ce ne sont pas les victoires et les conquêtes, la domination s'étendant au loin sur des terres immenses. Malheur au peuple qui ne mettrait sa gloire que dans ces biens mesquins, le vrai sens moral et chrétien serait éteint chez lui. L'honneur d'une race, c'est sa fidélité quand même à sa mission.

Or, si j'en crois les faits, cette vivante et lumineuse révélation des desseins d'en Haut, notre race française a reçu entre toutes les autres une mission unique.

En quelque endroit qu'elle vive, sur quelque plage qu'elle ait été jetée, elle est faite pour servir, pour défendre, pour sauver le règne de Dieu en ce monde.

Depuis que la France chrétienne, celle de vos pères et des nôtres, a eu dans les plaines de Tolbiac, son enfantement presque miraculeux, il ne s'est accompli sur la terre, pour la protection de l'Eglise et l'extension de son règne, aucun grand acte auquel elle n'ait pris part. Elle a été partout, presque toujours en première ligne, et souvent seule. Quand ses chefs arrêtés par la crainte, par des calculs humains, souvent aussi par l'indignité de leur vie, refusait de la guider et de la soutenir dans l'accomplissement de sa noble tâche, il se produisait dans la masse du peuple des élans soudains, irrésistibles, qui, bon gré malgré, la ramenaient à sa place de combat. Aujourd'hui même, malgré tant de désertions coupables, elle reste encore l'âme et la tête du mouvement catholique dans l'univers entier. Les grandes œuvres religieuses ne naissent guère que chez elle : son or et son influence soutiennent jusqu'aux dernières limites du monde les entreprises saintes ; ses apôtres, ses missionnaires, ses martyrs sont partout.

On a pu, au jour surtout de nos grandes épreuves, nous contester toutes nos autres gloires, nous avons laissé dire. Broyés subitement par un de ces coups que Dieu seul peut frapper, nous avons courbé la tête, attendant en silence et dans une inébranlable confiance que l'expiation s'achevât et que sonnât sur nous l'heure solennelle des résurrections. Mais cette gloire-là, la gloire de notre mission, bien hardi et bien téméraire qui oserait y porter atteinte.

Evidemment, Dieu nous a faits pour lui : *Populum istum formavi mihi*. Nous sommes ses soldats sur la terre : toute notre raison d'être est là.

De ce principe, je tire une conséquence contre laquelle nos politiciens à courte vue ne pourront se soulever, mais qui n'en est pas moins, pour tous les hommes de bonne foi, de la plus irrésistible évidence :

Celui-là concourt plus efficacement à l'honneur de

notre nom qui se dévoue plus fortement pour Dieu.

Et c'est là, messieurs, qui m'apparaît sous un de ses plus glorieux aspects le rôle providentiel que vous avez rempli à Rome.

Certes, la France de là-bas n'avait pas forfait à ses vieilles traditions. Je me rappellerai toute ma vie l'incomparable élan avec lequel, au premier cri d'alarme, poussé par un de nos grands évêques, l'élite de la jeunesse catholique accourut autour de ce drapeau pontifical que venait d'arborer le plus illustre et le plus populaire de nos guerriers d'Afrique.

Tous étaient confondus dans les mêmes rangs, et l'humble laboureur, et l'étudiant modeste, et le fils de ces vieilles races dont le sang généreux a depuis quinze siècles bouillonné pour toutes les nobles causes et coulé à flots sur tous les champs de bataille de l'Europe. Vous savez ce qu'ils firent... Castelfidardo et Mentana sont deux noms qui, après vingt années, font encore tressaillir les âmes chrétiennes d'admiration et de sainte fierté !

Mais la France entière devait être au poste. Autrement, le dévouement à la cause de Dieu eût été l'honneur de quelques-uns, d'un parti, d'une contrée ; nous n'aurions pu l'appeler une gloire nationale. Et la France entière, ce n'est pas nous tout seuls ; c'est nous avec vous !

Sur les bords du plus beau fleuve du monde, Dieu a préparé à notre race une réserve puissante et féconde. Les quelques colons laissés au loin par Cartier et Champlain sont peu à peu devenus un peuple. Un de ces coups de la Providence, dont les effets salutaires ont permis à la longue de sentir moins vivement la trop amère douleur, les a abrités contre les secousses et les contagions funestes des révolutions du vieux monde. Ils ont conservé, dans une éclatante intégrité, et leurs mœurs pures et leur belle langue, et le virginal honneur de leur foi !

Eux aussi, leur place est à Rome.

Pourquoi Dieu leur aurait-il accordé, parmi tous leurs frères de l'immense famille, cette faveur unique de la préservation, sinon pour les mieux préparer à la mission commune, pour les rendre plus dignes de la tâche auguste confiée par lui à son peuple de choix ?

Ils le savent et ils partent.

La cause du Pape est plus désespérée que jamais. Les rois l'abandonnent et le trahissent à l'envi, l'orage gronde sur l'Europe entière. De plus, l'Italie est bien lointaine ; l'Océan est immense et parfois terrible. Et puis, la guerre est chose si nouvelle pour le paisible fils des plaines canadiennes !

Qu'importe ? il est un mot qu'on a dit n'être pas français.

Plus l'œuvre semblera surhumaine, plus ils la déclareront possible.

Ils s'embarquent, ivres de joie et rayonnants de fierté.

Allez, vaisseaux ! que les vents vous soient doux ! vous portez dans vos flancs en même temps que les défenseurs du grand Pape les héritiers vrais de nos traditions nationales, les champions intrépides de la seule cause qui soit proprement nôtre, les défenseurs et les garants de notre honneur français.

Ces jeunes gens, ces enfants (plusieurs l'étaient encore), ont-ils compris, ont-ils rempli leur mission ?

Les faits ont parlé, l'histoire parlera à son tour. Pourquoi redirais-je ce que tous ici savent comme moi et mieux que moi ?

N'est-il pas vrai, messieurs, que l'illustre pontife, si fier de tous ses Zouaves, accueillait avec un plus paternel amour ceux qu'il affectait de n'appeler que ses *Canadiens* ? N'est-il pas vrai que votre héroïque et si cher lieutenant-colonel montrait avec orgueil à ses compagnons d'armes ceux que, dans l'inimitable familiarité de sa langue militaire, il nommait ses *castors* ? N'est-il pas vrai que ces enfants de la vieille France qui devaient, quelques jours après, dans les plaines de Patay, donner au monde étonné le plus grand spectacle de bravoure chevaleresque qu'aient vu nos temps modernes, n'ont jamais prétendu l'emporter en courage sur leurs frères d'outre-mer ?

Général, j'oserai le dire devant vous : si la retraite de Viterbe illustra à jamais le chef intrépide qui la dirigea, elle a aussi valu quelque honneur aux braves qui l'y suivirent. Si la courte défense de Rome a jeté un tel éclat sur l'armée de Pie IX, imprimé une telle flétrissure aux bandes sacrilèges des spoliateurs, les Zouaves canadiens que vous avez commandés sous les murs de Latran, avec leur vigoureuse résistance, leur entrain, leur généreux mépris de la mort, ont bien eu leur bonne et large part dans la gloire commune.

Oui, messieurs, vous avez compris votre mission ; sans doute, vous n'avez pas vaincu. Qu'importe ? nous ne sommes pas, nous, chrétiens, de ceux qui n'attribuent l'estime qu'au triomphe de la force. Et puis, vous n'étiez pas aveugles. Ce que vous alliez chercher sous les murs de Rome, ce n'était pas une victoire humainement impossible. Vous vouliez protester, vous dévouer, souffrir, au besoin mourir. Vous avez fait cela. Vous l'avez fait avec un élan, une générosité, une grandeur d'actes et de sentiments devant lesquels, bon gré malgré, vos ennemis eux-mêmes se doivent incliner.